

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'avenue des morts

Ook Chung

Volume 37, Number 3 (219), June 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32308ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chung, O. (1995). L'avenue des morts. *Liberté*, 37(3), 106–113.

OOK CHUNG

L'AVENUE DES MORTS

I LE RÊVE DU CACTUS

Le Jeune Homme aux Bons Sentiments était allé acheter de quoi dîner au Kentucky Fried Chicken au coin de Avenida Juarez et Palmer. De Eje Central au Zócalo, c'était une marche assez pénible car il y avait un collier de mendiants tout le long du chemin depuis l'Hôtel Avenida où il rentrait, son sac chaud et odorant à la main. Mexico City, la mégalopole, la métropole la plus peuplée du monde avec ses 20 millions et plus d'habitants, capitale d'un pays gouverné par de grands propriétaires terriens et des haciendados chauffant des Mercedes-Benz, Mexico, c'était aussi la cour des miracles, des parents et des enfants en guenilles, des statues humaines à la peau pelée sous un soleil vrillant et à la main tendue vers le vide, c'était des enfants endormis sur le trottoir, c'était cette petite qui, à onze heures du soir, jouait de l'accordéon d'un air sérieux en exagérant les tangages tandis que son frère papillonnait d'un passant à l'autre. Mexico, c'était des aveugles, des infirmes, des culs-de-jatte (à la station Balderas la porte du métro s'ouvre et entre un homme-tronc qui marche avec des poings gantés dont l'un s'ouvre, fleur de pourriture, pour quémander un peso). Pour presque rien,

pour une poignée de pesos à distribuer, on pouvait se croire le Christ revenu sur terre et voir des regards avides s'allumer tout le long du chemin, comme les yeux de loup des enfants qui ne disent jamais « *gracias* » mais qui le disent avec le feu des yeux, inoubliablement.

Mais, ce soir-là, le Jeune Homme aux Bons Sentiments, qui se sentait un peu serré dans son budget de Nord-Américain, n'était pas très enclin à donner. Ce qui ne l'empêcha pas de s'arrêter pour acheter un paquet de Camel Filtre. Il s'arrangeait pour décrire un demi-cercle devant les moignons tendus en se mêlant à la foule, muni de son sac chaud et odorant au logo KFC. Mais c'était plus fort que lui : dépassant un homme en béquilles, il s'arrêta quelques mètres plus loin ; non pas en pensant à l'homme, mais au petit paquet d'ombres qui dormait sur l'asphalte froid à côté de lui. Un peso apparut sur sa main ; disparut au fond d'une sèbile. Un peso, calculait-il, pour s'acheter une conscience tranquille.

Mais le Jeune Homme aux Bons Sentiments avait mal calculé son itinéraire. En revenant par une rue moins fréquentée, il passa encore devant un couple d'aveugles qui faisaient tinter alternativement qui une clochette en cuivre, qui un hochet avec une boule. Plus loin, il aperçut une mère berçant un bébé et flanquée de deux *muchachos*. Le Jeune Homme aux Bons Sentiments la reconnut. Hier, il lui avait donné une pièce de cinq pesos. Elle avait un visage jeune et agréable, était presque de son âge. Il avait senti une gêne dans ses yeux fiers lorsqu'elle lui avait tendu la main. Cette fois-ci, il tâcha de passer inaperçu. Trop tard. Dès qu'elle le vit, son regard sembla s'allumer, devenir plus coquet. À travers la haie mouvante des passants, son visage se levait maintenant vers lui comme un tournesol. Une pensée le traversa : « J'ai déjà donné. » Mais comme il ne voulait pas pousser l'offense jusqu'à feindre de ne pas l'avoir vue, il soutint brièvement le

regard levé vers lui en haussant les épaules d'un air impuissant et en bafouillant une phrase en espagnol. Il sentit un tissu se déchirer en lui à mesure qu'il s'éloignait d'elle, à moins que ce ne fût le frou-frou presque obscène de son sac chaud et odorant qui, malgré sa honte, le faisait saliver à l'idée des croustillantes cuisses de poulet qu'il se mettrait bientôt sous la dent, seul dans sa chambre d'hôtel devant la télé couleurs. Il aurait dû lui donner au moins un peso, se reprocha-t-il, honteux d'avoir dépensé cette journée-là quinze pesos pour la bière, dix pesos pour un film américain stupide, et treize pesos pour le poulet.

Le voilà qui vient. Je ne sais pas qui il est, mais c'est peut-être lui, celui que j'ai attendu toute ma vie... Il est passé devant moi, hier, il s'est arrêté, il a laissé tomber une pièce de cinq pesos dans ma main. Lorsqu'il s'est penché, j'ai vu se balancer son collier avec un soleil aztèque, comme on en vend à la pelle ici. J'ai vu que son visage est bon. Il me voit, j'en suis certaine. Il doit loger dans un hôtel pas loin d'ici... Je suis jeune, encore jolie, il l'a peut-être remarqué en se penchant vers mon visage. Il est seul. Peut-être n'a-t-il pas de femme, là-bas dans son pays ? Il parle un peu espagnol. Hier, j'ai su qu'il venait du Canada, bien qu'il ne ressemble pas aux autres touristes canadiens. Ça m'est égal, d'où qu'il vienne, pourvu que ce soit ailleurs. Sainte Guadalupe, entendez ma prière... Si vous m'exaucez, j'irai à la Catedral Metropolitain pour allumer un grand cierge en votre honneur. Toute une vie à prier, prier, prier... Sainte Guadalupe, je vous en supplie, faites sonner l'heure de ma délivrance et arrachez-moi à ce pays de misère que j'aime mais qui me tue. J'ai d'autres espoirs pour mes enfants. La vie est si difficile depuis que Pedro nous a quittés. Pardonnez-moi de chercher un autre père pour mes enfants. Lorsqu'il repassera devant moi, je lui montrerai mon plus beau visage, je lisserai rapidement mes cheveux plus noirs que le

charbon, que l'encre, que la nuit, et lorsque son visage se penchera de nouveau vers le mien, il y verra un sourire qui le retiendra. Il examinera le bébé dans mes bras, mes deux muchachos, et il me demandera, dans un drôle d'espagnol, où est leur père. Les jours suivants, nos conversations se feront plus longues. Il prendra le temps d'allumer une cigarette en s'accroupissant près de moi, de caresser les cheveux des enfants (je peux voir qu'il les aime, les enfants, car il s'arrête souvent pour leur donner de l'argent), et un jour il nous invitera à manger dans un fonda pas trop cher et peut-être même, ce soir-là où il fera particulièrement froid dans les rues de Mexico, à nous réfugier dans sa chambre d'hôtel. Il ne supporterait pas l'idée de coucher dans un grand lit douillet alors que nous dormons sur le trottoir. Mon Dieu, je suis tellement lasse de ces nuits froides, avec seulement mes muchachos pour me tenir au chaud. Le gérant de l'hôtel protestera. Lui, il dira que sa chambre est payée et qu'il peut en faire ce que bon lui semble. Le gérant rouspètera en disant que non, c'est une question de principe. Lui, il dira encore qu'il y a des principes plus élevés que ces principes-là. Et si le gérant refuse d'obtempérer, il exigera un remboursement et il nous emmènera ailleurs, dans un autre hôtel, moins chic, où les chambres sont moins belles mais où le gérant est moins regardant. Peut-être même que si je faisais un brin de toilette avant, l'autre gérant me considérerait comme si j'étais sa femme, sans poser de questions. Et cette nuit-là, pendant que les enfants dormiront, il sentira une douce chaleur émaner de ma peau cuite, comme un reste de soleil, et tout pourrait arriver, je lui ferais goûter à ma peau brune et ce goût, il ne pourrait plus jamais l'oublier.

Il me dira : « Dans trois jours, je dois rentrer au Canada. Je ne suis qu'un étudiant mais le Canada est un pays riche, tu n'imagines pas... En venant ici, je suis tombé amoureux fou de ton pays. Tu as les yeux bridés comme les gens de ma race, les cheveux noirs comme les gens de ma race, plus noirs encore. En toi se mélangent les beautés racées de deux continents, entre

lequels mon âme n'a jamais cessé d'errer. En toi mon âme écartelée a trouvé un ancrage. Je reviendrai, je ferai des études ici. Nous habiterons ensemble et, l'été, je t'emmènerai voir le Canada... »

Et je lui dirai : « Tu es mon Quetzalcóatl revenu. »

Mais le voilà qui approche, je le reconnais à travers la forêt mouvante des passants (ceux qui feignent de ne pas nous voir). Ses yeux ont rencontré les miens. Je lisse mes cheveux, j'humecte mes lèvres, je réchauffe ma voix pour lui donner des couleurs.

« Por favor, señor... »

« No entiendo. Soy Canadiense. No entiendo. »

II

LA PETITE MARCHANDE DE TORTAS

La plus belle enfant du monde se trouve à Tula. Elle vend des sandwiches à deux pesos à l'entrée de la gare d'autobus. Quand un touriste, venu voir les ruines et les pyramides à quelques kilomètres de là, franchit la sortie, la petite marchande de *tortas*, mine de rien, sans vous regarder dans les yeux et en fronçant les sourcils, farouche de dignité, crie « *Torrrtas !* » en roulant généreusement les « r ». Vos yeux se dirigent alors, avec étonnement, vers une tête blonde (comme ces champs d'or qui ressemblent à des vagues figées sur l'Avenue des Morts à Teotihuacán) et tandis que vos pas vous emportent dans la rue, sans avoir rien acheté, parce que vous n'avez pas faim, parce qu'il est tard dans l'après-midi, parce que sa beauté vous brûle, vers les taxis ou plutôt les guimbardes alignées sur le trottoir, vous êtes frappé par la certitude qu'en un éclair il vous a été donné de voir la plus belle enfant du monde, à Tula, cette localité insignifiante, et

qu'il vous faudra un jour ou l'autre, avant votre mort, la revoir, la petite marchande de *tortas* de Tula.

Les plus belles choses du monde, il faut les voir au moins deux fois, sans quoi le cœur demeure à jamais béant, comme une porte entrouverte par où entre un vent glacé. Comme cette grille qui se referme lentement sur vous à l'entrée des ruines. « Désolé, l'heure de fermeture... » Alors vous repartez, le cœur lourd de vous être déplacé de Mexico pour rien, le cœur lourd d'avoir manqué de justesse tant de splendeur (le crépuscule sur les ruines), vous repartez dans le taxi qui vous ramène au zócalo. Le soir tombe, vous traversez le square où des habitants de Tula se sont réunis pour bavarder, vous vous perdez dans les petites rues en déclive à la recherche de la gare d'autobus et une vieille dame charitable, à qui vous demandez votre chemin, vous invite à monter dans un camion brinquebalant (le vantail retombe dans sa glissière lorsque vous refermez la porte) qui vous dépose à l'entrée de la gare où vous retrouvez, assise sur les marches, la petite marchande de *tortas* avec son panier de provisions en compagnie d'une copine qui vend autre chose et d'une vendeuse presque d'âge mûr. Vous achetez un billet de retour pour Mexico et vous attendez sur le quai de départ.

Dans dix minutes, l'autobus quittera Tula pour vous ramener à Mexico et sans doute ne remettrez-vous plus jamais les pieds dans cette petite localité où il n'y a rien à voir sauf les ruines. Mais au dernier moment, c'est plus fort que vous, vous franchissez le tourniquet en barres de fer et vous retournez acheter un sandwich à la petite marchande de *tortas*, juste pour revoir son visage, juste pour lui parler. Sans doute devine-t-elle un peu, car son regard de braise pétille à votre approche, s'effarouche légèrement. « *Una torta, por favor.* » Elle sort un sandwich de son panier et, l'air charmeur, l'air enjoué, elle vous

demande : « *i Dos ?* » Vous faites non de la tête en répétant : « *Una torta* ». Sa copine pouffe de rire en vous disant quelque chose comme : « Ma copine, ce qu'elle est maligne ! » Une complicité à trois vient de s'installer. Mais vous repartez, le *torta* à la main, tandis que leurs regards vous accompagnent.

Les plus belles choses du monde existent sans nous, loin des regards multipliés et des lumières riantes de la ville, dans le soir qui tombe sur les ruines de Tula, sous un arc de tristesse.

III TREMBLOR DE TIERRA

J'étais endormi dans ma chambre d'hôtel quand j'ai senti, quelque part dans les ruines tremblantes de mon sommeil, que des pattes invisibles secouaient le lit. Sûrement qu'un gros chien, surgi je ne sais d'où, venait de sauter sur le lit et il fallait sans tarder que je le chasse avant que la bête, que j'imaginais aussi grosse qu'un chien de Baskerville, ne profite de mon sommeil pour me réduire en charpie. C'est alors que j'ai entendu des cris d'alerte venant des corridors de l'hôtel. Sortant de ma stupeur hypnagogique, je m'aperçus que la bête hallucinée s'était métamorphosée en tremblement de terre et que j'étais déjà dans son ventre. À tout moment, le plafond s'effondrerait sur moi et je serais aussi impuissant qu'un sacrifié au fond d'un *cenote*. J'enfilai en toute hâte mes vêtements tandis que le film de ma vie se déroulait en accéléré, comme une pellicule folle au bout de sa bobine : il était impératif qu'on ne découvrit pas ma dépouille en sous-vêtements et les cheveux en pagaïe lorsqu'on la rapatrierait au Canada (a/s de ma famille) ! Il ne me restait rien d'autre à faire, qu'à songer à ma

toilette de cadavre, car ce qu'on apprend lors d'un tremblement de terre (« *Sismo : 5 grados* », titrèrent les journaux de l'après-midi en évoquant inévitablement le tremblement de terre dévastateur de Mexico City il y a quelques années), c'est moins l'angoisse et le réflexe de fuite que le sentiment d'une totale impuissance, cette impuissance qui est le lot quotidien des Mexicains et qui est le « rêve du cactus ». Le peuple mexicain vit une leçon d'abîme jour après jour. J'avais déjà fait mon deuil de mon retour au Canada, prévu ironiquement pour le lendemain, car j'imaginais déjà Mexico en ruine, des rues et des autoroutes fracturées, la fermeture en catastrophe de l'aéroport... Mais bientôt les secousses, les cris, la panique cessèrent. En une minute, j'avais compris plus de choses, j'avais vécu plus intensément que durant les six derniers mois au Canada, et c'est vrai que ce matin-là, en sortant de l'hôtel, les couleurs me semblaient plus vivantes. Dans la rue, tout était redevenu normal : les gens souriaient, on s'échangeait des anecdotes et des souvenirs, on retournait vendre ses tortas à deux pesos ou ses bijoux clinquants, et moi je redécouvrais les matins de Mexico. N'est-ce pas pour cela, au fond, qu'on voyage, qu'on quitte un pays trop confortable pour un autre ayant l'attrait du danger, de l'inconnu ? N'est-ce pas toujours un tremblement de terre intérieur que l'on va chercher ailleurs ? Moi qui ai toujours regretté de ne pas être assez matinal, quel réveille-matin ! Ou plutôt, quel réveille-vie !